BEIRUT ART CENTER
مركز بيروت للفن

# Unfinished Conversations

## John Akomfrah, Zineb Sedira, Penny Siopis

**23 Février – 2 Mai 2015**
**Vernissage: Lundi 23 Février 2015 de 18h à 21h**

John Akomfrah, *The Unfinished Conversation* (2012), installation vidéo HD, trois écrans, couleur, son, 45:00 min

Avec le soutien de:

BRITISH COUNCIL

Les programmes de projections sont soutenus par:

TATE MODERN

Le Beirut Art Center présente *Unfinished Conversations*, première étape d'un programme de deux ans axé sur les média du temps et la place du spectateur: *PRESENT TIME. OURSELVES*.

*Unfinished Conversations* est d'abord une exposition de films et de vidéos réunissant le Britannique John Akomfrah, la Franco-Algérienne Zineb Sedira et l'Africaine du Sud Penny Siopis. *Unfinished Conversations* existe également sous la forme d'une série de tables rondes qui auront lieu trois mercredi par mois pendant la durée de l'exposition.

Ce projet est un hommage à Stuart Hall (1932- 2014), le sociologue et théoricien de la culture britannique originaire des Caraïbes. Stuart Hall était une grande figure publique de la vie intellectuelle anglaise. Né en Jamaique, il est venu faire ses études en Grande Bretagne en 1951. En 1968, il allait y devenir avec Richard Hoggart et Raymond Williams un des fondateurs, à l'université de Birmingham, du courant de pensée aujourd'hui connu sous le nom de cultural studies. Acteur influent de la New Left britannique, Hall a participé à la création de la *New Left Review*.

Ces œuvres se rencontrent ici autour de la figure de Stuart Hall qui parlait de «conversation à jamais inachevée» à propos du concept d'identité, expression qui a donné son titre à l'installation de John Akomfrah. Dans le projet du Beirut Art Center, le déroulement constant du film et la dispersion de la parole renvoient à cette idée centrale dans la pensée de Hall: l'interrogation de l'identité, vouée aux fluctuations de l'épistémè, de l'histoire et de la mémoire, et par conséquent issue d'une transaction constante avec soi comme avec les autres. Poursuivre ensemble cette « conversation » est l'occasion d'éclairer l'actualité des discussions sur le racisme et la ségrégation, mais aussi différentes expériences de la cohabitation et du dialogue.

L'exposition comprend six projections différentes. *The Unfinished Conversation* (2012) est une vaste installation vidéo sur trois écrans de John Akomfrah. L'œuvre se construit à partir des souvenirs universitaires et personnels de Stuart Hall, repris et réinstallés dans une époque différente, comme s'ils réfléchissaient la nature instable du souvenir. Stuart Hall est à la fois le produit des Caraïbes et de la Grande Bretagne. Ses centres d'intérêts et ses préoccupations s'appuient sur le Marxisme et les idées de Gramsci, pour articuler ensemble les questions et les conflits de race, du genre, des politiques culturelles et économiques à celles de l'identité. Akomfrah décrit son œuvre comme un exercice de « spectropoétique », une manière de revisiter les fantômes qui hantent toute existence et d'interroger les transformations fondamentales que ceux-ci produisent dans l'imaginaire. La voix de Stuart Hall nous accompagne entre ses idées, ses souvenirs, ses découvertes et sa vision, et l'œuvre immerge sa biographie dans le contexte historique.

*Mother Tongue* (2002) de Zineb Sedira est un tryptique vidéo, où trois moniteurs diffusent chacun une conversation « en temps réel ». Elles se déroulent entre l'artiste et sa mère (*Mother and I, France*), entre l'artiste et sa fille, (*Daughter and I, England*) et entre cette dernière et sa grand-mère (*Grandmother and Granddaughter, Algeria*). Les conversations évoluent de l'arabe au français et à l'anglais puisque l'artiste, sa mère et sa fille parlent respectivement leur «langue maternelle». Dans cette installation, Sedira joue de la présence des voix pour évoquer l'ambivalence de l'espace entre ce qui est dit, ce qui est entendu et ce qui est compris. Elle explore les échanges et les traductions dont procède l'identité dans ces communications familiales. Cette œuvre renvoie à la tradition orale et aux récits auxquels la chaîne matriarcale permet de transmettre une «identité» d'une génération à l'autre. Pourtant la fluidité de cette chaîne est interrompue par les effets de la dispersion diasporique dans les différents langages, et le récit est brisé entre la grand mère et sa petite fille auxquelles manquent des mots en commun. Incapables de communiquer verbalement, elles échangent des sourires, des coups d'œil et des silences qui racontent une autre histoire. *Mother Tongue* révèle les glissements potentiels entre l'entente et le malentendu, la reconnaissance et son contraire, dans la négociation d'une identité conçue comme un processus fluide et à multiples niveaux.

Penny Siopis est peintre et réalise également des films. Elle montre ici quatre d'entre eux, *My Lovely Day* (1997), *Obscure White Messenger* (2010), *Communion* (2011) et *The Master is Drowning* (2012). Siopis travaille avec des images trouvées, des films de famille et les associe avec du son et des sous titres qui évoquent des figures de l'apartheid, que ce soient des évènements politiques publics ou des histoires non-dites. Dans *My Lovely Day*

Siopis associe des séquences brèves de films de famille 8mm tournés par sa mère dans les années cinquante et soixante en Afrique du Sud, avec du texte visuel (des sous titres très exactement) et une bande musicale pour raconter une histoire de déplacement et de migration. Dans *Obscure White Messenger* et *The Master is Drowning* elle étend l'usage du found footage au documentaire historique, associant des films de famille et des films d'archives publiques pour construire des récits qui combinent manifestement la fiction et le réel. Ces films mettent en scène les tentatives d'assassinats de H.F. Verwoerd, le premier ministre sud-africain et architecte de l'apartheid. Ce dernier avait miraculeusement réchappé aux deux coups tirés à bout portant par David Beresford Pratt, mais a été tué par Dimitrios Tsafendas en 1966. *Communion* raconte l'histoire d'une religieuse irlandaise, Sœur Aidan, assassinée par une foule en colère dans l'Est du Cap pendant la Defiance Campaign de 1952 en Afrique du Sud, une campagne de protestation contre les lois de l'apartheid. Beaucoup de gens dans la foule connaissaient sœur Aidan et l'aimaient, mais elle s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Dans le film la religieuse assassinée raconte sa propre mort comme si elle parlait depuis sa tombe. Les films de Penny Siopis exhument un discours impossible, ou un discours jamais tenu, donnant la parole à des figures paradoxales de l'histoire de l'Apartheid, à l'encontre de la binarité imposée par ce système.

*Unfinished Conversations* est également une entrée en matière pour le programme de Marie Muracciole au Beirut Art Center, *Present Time. Ourselves*, et au fait que l'expérience sensorielle de l'œuvre d'art conduit toujours à une production verbale et à des échanges de parole, qu'il s'agisse d'un débat, d'un dialogue ou d'énoncer des interrogations.

Au premier étage du BAC, les tables rondes évoqueront l'approche de Hall dans le contexte du MENA. La première réunira les trois artistes. Le Beirut Art Center inaugurera ainsi un espace voué à la programmation culturelle et à l'éducation. Des artistes, des chercheurs, des étudiants, y engageront des échanges avec leurs invités et les visiteurs.

À l'occasion de cette exposition, le Beirut Art Center inaugurera deux programmes de projections. Morad Montazami, adjoint research curator for the Middle East à la Tate Modern et co-curator de *Unedited History. Iran 1960- 2014*, et Andréa Lissoni, curator of film at Tate Modern, dirigeront une série de projections en partenariat avec la Tate Modern. Keith Shiri, curator et spécialiste de cinéma africain, débutera également une série de programmes.

**Une conversation avec Akomfrah, Sedira et Siopis**
**Mercredi 25 Février 2015, 20h**

Le Beirut Art Center propose une discussion autour de l'exposition *Unfinished Conversations* et la figure de Stuart Hall.

# Biographies

**John Akomfrah.** Né en 1957, il vit et travaille à Londres. Artiste, écrivain et cinéaste, il est co-fondateur du Black Audio Film Collective (BAFC) avec Lina Gopaul, Avril Johnson, Reece Auguiste, Trevor Mathison, David Lawson et Edward George qui a produit certains des montages d'archives les plus poétiques et le plus provocateurs de cette période, avant de se séparer en 1998. Depuis, Akomfrah accompli une carrière solo avec sa maison de production indépendante Smoking Dogs Films (Londres). Présent au cinéma comme à la télévision, son travail a été largement montré dans les musées et galeries du monde entier, comme à la Documenta 11 de Kassel; au De Balie à Amsterdam; au Centre Pompidou à Paris; à la Serpentine Gallery et à la Whitechapel Art Gallery, à Londres; et au Museum of Modern Art, à New York. Une rétrospective majeure du travail d'Akomfrah et de l'œuvre du Black Audio Film Collective, a été présentée en 2007 au Fact de Liverpool, et au centre Arnolfini de Bristol. Ses films ont été montrés dans le cadre de festivals internationaux, comme à Cannes, Toronto, et Sundance. En 2008, il a été fait Officer of the Order of the British Empire (OBE). En 2012, il remporte le prix de la European Cultural Foundation›s Princess Margriet Award.

**Zineb Sedira** est née à Paris en 1963, de parents immigrés algériens. En tant qu'immigrée de la deuxième génération, elle a reçu une éducation européenne tout en grandissant dans la culture maghrébine, situation avec laquelle elle a du négocier très tôt. Le travail de Sedira réfléchit cette situation particulière, en explorant les expériences de l'enfance, de l'éducation et la complexité des relations familiales entre l'Algérie, la France et Londres. Sa relecture des cultures arabes et occidentales met aux défis les stéréotypes sur l'identité, tout autant que nos attentes culturelles et esthétiques. En 2001, la première œuvre autobiographique de Sedira, l'installation Four Generations a été présentée avec la projection de Don't do to her what you did to me dans le premier pavillon africain de la 49eme Biennale de Venise. Son travail a été montré lors de plusieurs expositions personnelles comme à la Photographer Gallery (Londres, 2006), au Wapping Project (Londres, 2008), au Pori Museum (Finlande, 2009), au BildMuseets (Suède, 2010), à la Kunsthalle Nikolaj (Copenhague, 2010), au Palais de Tokyo (Paris, 2010), au [mac] musée d'Art contemporain de Marseille (2010), au Prefix - Institute of Contemporary Art (Toronto, 2010) et à la Charles H. Scott Gallery, de Vancouver et au Blaffer Art Museum de Houston (2013). Elle a aussi été présentée dans des expositions de groupes à la Tate Britain (London, 2002 /2013), au Centre Pompidou (Paris, 2004/ 2009), au Mori Museum (Tokyo, 2005), au Musée d'Art Moderne d'Alger (2007), au Brooklyn Museum (New York, 2007), au Mathaf (Qatar, 2010), au MuCEM (2013), Marseille, au Gwangju Museum of Art, Coree du Sud et au MMK Museum für Mordern Kunst, Allemagne(2014).

**Penny Siopis** est née en 195 à Vryburg ; en Afrique du Sud, et vit aujourd'hui à Cape Town. Elle a fait des études d'art à la Rhodes University à Grahamstown, et y a achevé son master en 1976 ; après lequel, elle a poursuivi des études supérieures à la Portsmouth Polytechnic au Royaume Uni. Elle a enseigné les Beaux Arts à la Technikon Natal de Durban de 1980 à 1983. En 1984, elle devient maître de conférence à l'université de Witwatersrand de Johannesburg, Elle est actuellement professeur honoraire à la Michaelis School of Fine Art. Siopis a largement exposé, en Afrique du Sud, tout comme à l'étranger. Sa rétrospective Time and Again est actuellement présentée à la Iziko South African National Gallery à Cape Town (2014- 2015), et ira ensuite au Wits Art Museum de Johannesburg en 2015. Ses autres expositions personnelles sont Penny Siopis: Obscure White Messenger, Brandts Museum, à Odense, au Danemark (2014), Red: The iconography of colour in the work of Penny Siopis à la KZNSA Gallery, à Durban (2009), et Three Essays on Shame au Freud Museum, à Londres (2005). Siopis est la récipiendaire de nombreuses récompenses, comme la bourse du British Council, l'Atelier Award pour une résidence à la Cité Internationale des Arts à Paris, la bourse Alexander S. Onassis pour la recherche en Grèce, et des résidences à Delfina et au Gasworks à Londres, à la Civitelli Ranieri en Ombrie, au Tropen Museum d'Amsterdam et à l'Academy of Fine Arts à Athènes et Delphes.

John Akomfrah, *The Unfinished Conversation* (2012), installation vidéo HD, trois écrans, couleur, son, 45:00 min

Zineb Sedira, *Mother Tongue* (2002), installation vidéo, trois écrans

Penny Siopis, *The Master is Drowning* 2012, vidéo digitale mono-bande, son, 9min

# Parallel Events

# Unfinished Conversations

## Table ronde programe de mars

**25th Février**, **20h**
Conversation avec John Akomfrah, Zineb Sedira, Penny Siopsis, présentée par Ghalya Saadawi et Marie Murracciole.

**4 Mars**, **20h**
***Wrong Life Cannot Be Lived Rightly***
L'architecture est une histoire solidifiée,  c'est la société gravée dans la pierre. Tony Chakar, Yara Feghali et Michael Najjar interrogent l'inscription des relations sociales dans la configuration spatiale des appartements types de Beyrouth.

**11 Mars**, **20h**
***Parler de Nous ? Identité et collectivité.***
Kirsten Scheid avec des étudiants d'AUB.

**18 Mars**, **15h** - **18h**
***Thinking with Stuart Hall: Critical Dialogues on Art and Culture***
Programme curator: Layal Ftouni

*Thinking with Stuart Hall: Critical Dialogues on Art and Culture* est une série de discussions organisée en hommage au théoricien de la culture et sociologue Stuart Hall. Le cheminement intellectuel du co-fondateur du *Birmingham Centre*

*for Contemporary Cultural Studies* et du journal *New Left Review*, a été un véritable moteur pour la production artistique, culturelle et intellectuelle au Royaume-Uni et bien au-delà.

Cet évènement rassemble artistes, curators, critiques d'art, et universitaires, régionaux et internationaux. Ils réfléchiront ensemble à l'œuvre et aux écrits de Stuart Hall sur l'art, l'identité et la culture. Il sera question du rapport entre esthétique et politique (antiraciste, anticolonialiste, identitaire) dans les pratiques artistiques transnationales et de ce que l'on appelle *Black British* ; des Cultural Studies et de leur prise en compte tardive du genre et de la sexualité ; de décentrer les Cultural Studies : explorations théoriques et philosophiques hors du monde continental et au-delà.
*Thinking With Stuart Hall* se veut une tentative d'interprétation culturelle de cet effort intellectuel, politique et esthétique, qui a suscité un nœud de connectivités et des disjonctions entre les « British Cultural Studies » et le domaine émergent des politiques culturelles arabes. Cette conversation participe du débat impératif sur la place de l'identité dans les politiques culturelles Noires et Arabes.

**Les participants**: **Sonia Boyce**, Artiste et Professor of Black Art and Design, at the University of the Arts, London; **David Morley**, Professor of Media and Communications, Goldsmiths University, London; **Roshini Kempadoo**, Artiste et reader in Digital Media, University of East London, **Keith Piper**, Artiste et associate Professor at Middlesex University, London, **Tarik Sabry**, Reader in Media Theory, University of Westminster, **Helga Tawil-Souri**, Associate Professor of Media, Culture, and Communication, New York University, et **Layal Ftouni**, Senior Teaching Fellow, SOAS, University of London, **Dina Matar**, Senior Lecturer in Arab Media and Political Communications, SOAS.

**Le programe se poursuivra en avril.**

# Unfinished Conversations
# Programme des projections

## Morad Montazami et Andrea Lissoni

À l'invitation du Beirut Art Center et en partenariat avec la Tate Modern, Morad Montazami adjoint research curator for the Middle East à la Tate Modern et co-curator de *Unedited History. Iran 1960- 2014*, et Andréa Lissoni, curator of film at Tate Modern, inaugurent, à partir de mars prochain une série de projections et de discussions sur les voix et les traditions alternatives du cinéma des années 1970 à nos jours, en partie consacrées à la Nouvelle Vague du cinéma iranien et à son héritage.

Morad Montazami présentera tout d'abord l'œuvre de Parviz Kimiavi - dont le cinéma associe des stratégies ethnographiques à une spéculation narrative qu'il nomme « étude des rêves ». Dans un deuxième temps Montazami programmera différents films documentaires iraniens et internationaux, dont le travail de transcription de la vérité se transforme en « contes » de la vérité, plus ambivalents. Dans le prolongement de cet échange entre les deux institutions, Andréa Lissoni réalisera, à partir de la collection de la Tate Modern, un programme sur la question des images en mouvement et du cinéma élargi dans sa relation avec le Musée et ses œuvres.
La présentation des films de Parviz Kimiavi est présentée au Beirut Art Center en avant première des projections à la Tate Modern du 19 au 21 Juin 2015 (dans le cadre de la saison Cinéma Mavericks).

**Qeytarrie Hills (Tappehâ-ye Qeytarrie), 1970, 15 min**
Une observation ironique du site archéologique de Qeytarrie, qui s'attache à la valeur esthétique et commerciale des objets exhumés en les présentant comme des fétiches. Une réponse déroutante au Les Statues meurent aussi de Marker et Resnais.

**O Protector of the Gazelles (Yâ Zâmene Âhu), 20 min**
Un projet ethnographique d'archivage compulsif de la pratique rituelle des lamentations dans le Mausolée d'Imam Reza, huitième imam chiite de la ville de Mashad. La piété des pleurs et la modestie des gens contrastent avec les mosaïques dorées qui décorent intégralement le Mausolée. Le rituel semble interminable. Le jour s'immerge dans la nuit, et à son tour la nuit s'immerge dans le jour.

**P like Pelican (P mesle Pelican), 1972, 26 min**
Une vision poétique des ruines qui ont abrité un vieil ermite pendant quarante ans, aujourd'hui importuné par un groupe d'enfant des environs. Il leur explique l'alphabet, mais parvenu à la lettre P, bute sur une créature blanche et inconnue.

**The Mongols (Moqolhâ), 1973, 85 min**
Une satire gauchiste sur la présence croissante du cinéma et de la télévision dans les villages pauvres d'Iran, qui transpose l'invasion mongole du XIIIème siècle dans les années 1970. Le réalisateur, incarné par Kimiavi lui même, est aux prises à la fois avec son scenario et une mission impérative de

**The Stone Garden (Baqe Sangi), 1976, 75 min**
Dans *In The Stone Garden*, Kimiavi visite le jardin de Darvish Khan Esfandiarpur, un sourd muet dont la maison est devenue un sanctuaire religieux après qu'il ait commencé à suspendre des pierres aux branches des arbres. Dans chacun de ses films, Kimiavi explore le statut de la communauté, qui n'est autre que le lieu de production d'allégories de la nation, en des temps de grande transformation.

**OK Mister, 1979, 72 min**
Dans un village reculé, près de Persépolis, un jour des années 197Os William Knox D'Arey, premier exploitant britannique de pétrole en Iran du début du XXème siècle, apparaît mystérieusement. Pour mener à bien son projet d'exploitation des richesses et ressources naturelles de ce pays il charge Cendrillon de tenir les illettrés du village sous son charme, afin qu'ils exécutent ses plans. Cette étonnante satire sur la relation du peuple iranien au pouvoir, est presque une prophétie de la Révolution, qui aura lieu quelques mois plus tard.

**Parviz Kimiavi** (1939-), Paris, est la figure emblématique du cinéma « alternatif » (ou « Nouvelle Vague ») qui s'est développé dans les années 1970 en Iran. En transcendant les limites entre le cinéma populaire, expérimental, et d'auteur, il inaugure un processus d'internationalisation pour la génération suivante, qui à su depuis trouver une visibilité considérable en Europe. Après avoir suivi des cours à l'Institut des hautes études cinématographiques (Idhec) à Paris et avoir travaillé quelques temps pour la télévision française, il rentre en Iran où il produit la majorité de son travail. Ses films, récompensés à de nombreuses reprises dans les festivals européens, se caractérisent par la transgression permanente et onirique des codes traditionnels du documentaire et de la fiction. Notamment, en proposant aux acteurs amateurs qu'il côtoie pendant le tournage, leurs propres rôles de paysans, villageois, derviches, vagabonds. Habile monteur, Kimiavi fait reposer ses films sur l'assemblage des images afin de créer une « anthropologie des rêves ». Cette analyse, dénuée de tous compromis sur l'histoire culturelle iranienne, a eu pour conséquence régulière de confronter son travail à la censure, et aux impasses de l'histoire politique. Certains de ses films les plus importants sont : *P like Pelican* (1972), *The Mongols* (1973), *The Garden of Stones* (1976), *OK Mister* (1979).